

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 28 (1890)  
**Heft:** 19

**Artikel:** Le treizième à table  
**Autor:** Barancy, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-191689>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

quand l'avai met, lài catsivè lè z'orolhiès et lo cotson et reposavè quasu su lè z'épaulès, et lo compagnon étai d'obedzi dè lèva la teta po vairè bé.

Enfin quiet! on arai djurà on gosse dè trài ao quatre ans que s'étai affublià lo bugne dè coumenion à son père-grand; et cé novè tsapé lài allavè quasu asse bin què elliào qu'on aguelhiè su lè bécllirès po époàiri lè z'osés.

— Mâ, mâ, Janot! se lài fâ son vesin quand lo vâi sailli la demeindze avoué elia benna, coumeint as-tou fé dè ta'tsetà on tsapé dinsè, qu'est la mâiti dè tráo gros por tè?

— N'aré-yo pas étâ bin fou, se repond lo gaillâ, d'ein preindrè on pe petit quand poivo avai césiquie po lo mémo prix!

### la légende de Bacchus et du vin.

Bacchus, encore enfant, fit un voyage en Grèce, pour se rendre à Naxos. Fatigué, dans ce long voyage, il s'assit sur une pierre au bord de la route, pour se reposer. Jetant les regards vers le sol, le jeune dieu vit une petite herbe sortant de terre et il la trouva si belle qu'il pensa aussitôt à la déraciner et à l'emporter avec lui. Mais comme le soleil était très chaud, il eut peur que la plante ne se desséchât avant son arrivée; aussi prit-il un os d'oiseau et y introduisit-il le petit arbrisseau.

Dans la main du jeune dieu, la tige crût si vite qu'elle ne tarda pas à dépasser l'os par le bas. Comme il craignait encore de voir la plante se sécher, Bacchus regarda autour de lui et, voyant un os de lion, plus gros que celui de l'oiseau, il y introduisit ce dernier avec la plante. Croissant toujours, l'arbruste dépassa encore l'os de lion. Alors le dieu ayant trouvé un os d'âne plus gros encore que celui de lion, il y planta ce dernier avec le petit os d'oiseau et la plante qu'il contenait.

Il arriva ainsi à Naxos. Or, quand il voulut mettre l'arbrisseau dans la terre, il s'aperçut que les racines étaient si bien entrelacées autour des trois os, qu'on n'eût pu dégager la tige sans endommager les racines; et il dut planter le tout dans le sol.

La plante grandit rapidement. A la joie du jeune dieu, elle portait des grappes de baies merveilleuses. Bacchus les pressa et en fit le premier vin qu'il donna à boire aux hommes.

Mais alors le dieu fut témoin d'un prodige :

« Quand les hommes commençaient à boire, ils se mettaient à chanter comme des oiseaux ;

« Quand ils buvaient davantage, ils étaient forts comme des lions ;

« Et quand ils buvaient plus long-

temps, leurs têtes se baissaient, leur raison s'obscurcissait, et ils étaient pareils à des ânes. »

*Étiquettes de jardin.* — Vous prenez de vieilles cartes de visites non glacées, vous écrivez dessus, avec une plume à large bec, ce que vous voulez noter, puis, lorsque votre écriture est bien sèche, vous trempez vos cartes dans ces résidus d'huile de boîtes à sardines qu'on rejette avec dédain comme inutiles. Après les y avoir laissées pendant une heure, vous les retirez et les essuyez bien. Ensuite vous les fixez à l'aide d'un clou à tapisser sur une petite flèche de bois. Ainsi préparées, vos étiquettes braveront les mauvais temps et pourront se conserver deux ou trois ans, suivant la qualité du carton.

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants : Abraham Lincoln, d'après de nouveaux documents, par M. A. de Verdillac. — L'oncle Ulrich. Nouvelle par M. A. Ribaux. — Les régiments suisses et la révolution française, par M. Edouard Secretan. — L'hygiène dans l'industrie, par M. E. Lullin. — Les origines de Faust, par M. E. Rod. — Le joueur de zither. Nouvelle, par M. J. Menos. — Variété. — Alexandre Vinet. A propos d'un livre nouveau, par M. P. Godet. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographie.

Bureau, Place de la Louve, à Lausanne.

*Sommaire de l'Illustration nationale suisse* du 3 mai : Histoire de la semaine. — Au pays de fantaisie, par Berthe Vadier. — A travers l'Italie, par H. Maystre. — La Cinquantaine, chansonnette. — Milda, conte, par Don César. — A propos des « Étrangers », F. Amiel. — La perle noire, par V. Sardou. — Chronique scientifique, par Emile Yung. — Bibliographie, par Julie Anneville. — Revue financière. — Audition de chant. — Carnet de la Ménagère, etc. *Gravures* : M. Revillod. — La Sibyle de Cume. — Jeune Amour et Vieux-vin. — L'Ile Rousseau.

*Dieu vous bénisse!* telle est l'expression dont on salue un éternuement. Un chercheur croit en avoir trouvé l'origine, qu'il explique ainsi, à l'aide de sa féconde imagination, et en remontant aux temps mythologiques.

Prométhée, achevant de modeler la maquette d'argile du premier homme, voulut lui donner la vie en plaçant sur son nez une baguette qu'il venait d'allumer au foyer des dieux, dérobé par lui. Le premier homme, dont les narines furent désagréablement chatouillées par cette fumée âcre, éternua et manifesta ainsi son existence. Et Prométhée enchanté de la réussite de son œuvre, salua cet éternuement d'un « Grand bien te fasse! » et cette formule retenue par notre premier ancêtre, aurait été transmise par lui, avec quelques variantes, à la postérité.

Mais pour sortir du domaine de la fable, disons en passant que le « Dieu vous bénisse » ne date point d'hier. Les Grecs, en cette occasion, prononçaient un compliment qui différerait un peu par la forme, mais qui, dans le fond, était identique à celui-là.

Les anciens en effet, considéraient l'éternuement comme un avertissement de source divine. Les uns prétendaient que cet avertissement était fatal, annonçait un malheur prochain, une maladie grave, la perte de la fortune ou la mort imminente. Les autres, d'un esprit plus enclin à la gaité, voyaient au contraire dans l'éternuement un heureux présage, l'annonce d'une joie.

Aristote prétendait que l'éternuement était heureux quand il se produisait entre minuit et midi, malheureux entre midi et minuit. Catulle faisait une autre distinction : Si l'on éternue à droite, c'est heureux, mais si l'on éternue à gauche, hum! c'est grave!

### LE TREIZIÈME A TABLE.

PAR JEAN BARANCY.

Il y a quatre ans de cela, je reçus l'invitation suivante :

« Monsieur et madame Mosette ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Danielle Mosette, leur fille, avec monsieur Hector Grébin, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, le mardi 20 courant, à l'église Saint-Yves. »

L'invitation arrivait d'Arcade, un joli village du Midi. Derrière la page officielle je lus une longue lettre de mon ami Mosette et quelques lignes d'une écriture fine, où la fiancée me disait elle-même le plaisir que lui ferait ma visite.

Mai jetai part tout la note gaie de son soleil et de ses chansons et déjà j'étais embarrasé du choix de ma villégiature annuelle. Cette lettre me fixait.

— Allons à la noce.

Et je partis le lendemain, sans prévenir là-bas que j'allais arriver, me faisant une joie de la surprise réservée. Je n'avais pas revu Mosette depuis près de dix ans. Me reconnaîtrait-il seulement? Dix ans, cela change un homme! Et sa fille? sa mignonne Danielle que j'avais quittée toute gamine, avec de grands yeux ingénus, curieux et interrogateurs, moi-même la reconnaîtrai-je?

C'est joli au possible, ce village d'Arcade, fleuri comme un jardin, ensoleillé comme les yeux d'un enfant, et je reconnus tout de suite, en débarquant, avec des battements de cœur plus violents, la place entourée de mûriers, la route un peu grimpante qui contourne le couvent des Pères blancs, à quelques minutes de là, et, enfin, sur la gauche, presque en face du couvent, dans un fouillis d'arbres, le groupe des maisonnettes basses aux façades roses ou jaunes, ce qui est une mode du pays.

L'église Saint-Yves, lézardée, moussue, avec son toit d'ardoises et son clocheton élancé, envahi, comme les murailles, par

toutes sortes de plantes parasites et grim-pantes, parmi lesquelles quelques touffes de ravenelles montraient leurs têtes d'or, m'apparut bientôt au détour d'un sentier ombreux où se chamaillaient des oiseaux. Et je marchai plus vite, me souvenant bien du chemin à suivre pour arriver à la maison de Mosette.

Bien qu'il fût à peine six heures, je le trouvai debout, et aussi toute la maisonnée, et l'on me reconnut très bien encore, sauf la petite Danielle qui me fit une révérence de pensionnaire et qui s'esquiva promptement, tandis que l'ami Mosette me serrait les mains à les briser et que son excellente femme commandait : Vite quelque chose de chaud !

— Je savais bien que tu viendrais ! me dit-il ; mais pourquoi n'avoir pas prévenu ? Enfin ! tu es là, c'est le principal ; tu ne pouvais mieux arriver. C'est ce soir le repas des fiançailles de ma fille, tu sais, une habitude, un petit festin précurseur du grand... Tu es des nôtres pour longtemps, j'espère ?

— Mais...

— J'entends te garder tant que tu ne t'ennuieras pas et te distraire tant que je pourrai... Comment trouves-tu Danielle ? Tu ne l'as pas seulement embrassée !

— Elle s'est enfuie au moment où j'allais le faire ; elle m'a paru charmante :

— Un peu timide ; elle sort du couvent et tu comprends... tu la jugeras dans quelques instants.

— Qui épouse-t-elle ?

— Un richard, le fils Grébin !

— Le fils Grébin ? Ce nom ne m'a rien rappelé.

— Et tu sais bien ! Hector, le fils du grand pépiniériste d'Ablonge, voyons, tu l'as bien connu cependant...

Je cherchai un instant au fond de mes souvenirs et, de même que je me rappelais Danielle, la petite Nielle aux cheveux blonds que je voyais encore au fond de ma pensée, si joliette avec ses yeux clairs et sa bouche mutine, je revis soudain aussi celui dont il me parlait, mais, naturellement, je le revis tel que je l'avais quitté il y dix ans : un affreux gamin de douze à treize ans, dépenaillé, qui battait la campagne du matin au soir en quête de nids, qu'on ne pouvait jamais garder au logis et que le bonhomme Grébin fourra au collège plus encore pour s'en débarrasser que pour en faire un monsieur.

Je ne pus m'empêcher de faire une grimace significative.

— Ils... s'aiment ? demandai-je.

Pourquoi pas, après tout ? Le fils Grébin, un richard, comme disait l'ami Mosette, s'était sans nul doute métamorphosé et, dès lors, encore une fois, pourquoi la petite Nielle le verrait-elle d'un mauvais œil ?

Au moment où mon ami allait répondre à ma question nullement indiscrete de moi à lui, Danielle vint me prévenir que ma chambre était prête, et, cette fois, je l'embrassai cordialement sur les deux joues.

Mosette me conduisit et me laissa seul.

— Repose-toi, tâche de dormir, me dit-il, on te réveillera pour déjeuner.

Mais avant de suivre ce sage conseil, j'ouvris toute grande la croisée et par cette aube de printemps je contemplai quelques

minutes dans l'horizon teinté de rose cette belle et poétique campagne dont j'avais rêvé tant de fois à Paris : ces montagnes aux crêtes dentelées nimbées de soleil, ces bois de chêne dont le jeune feuillage portait encore ces nuances indécises que donne le mai naissant, ici blondes comme l'ambre et et là vertes comme l'émeraude ; ces peupliers dont la fine silhouette se détachait nettement, là-haut, là-haut sur les cimes, et la rivière jaseuse avec son vieux moulin penché sur l'eau

Ah ! vieux moulin dont la roue secoue à l'air des gouttelettes scintillantes, vieux moulin ! auprès duquel j'avais joué enfant, ton tic tac parvenait bien jusqu'à moi, dans le calme de ce matin, mais mon cœur battait si fort que je ne savais plus, non vraiment, je ne savais plus lequel de nous deux faisait le plus de bruit !

Il fallut que la fatigue de mon long voyage vint, malgré moi, m'arracher à ma contemplation et me souffler de nouveau à l'oreille :

— Repose-toi, tâche de dormir...

Je ne sais pas combien de temps je le fis, mais à mon réveil je trouvai sur un guéridon, près de mon lit, une tranche de jambon, une aile de poulet, un petit fromage douillettement enveloppé dans des feuilles de châtaignier, une spécialité du pays, enfin une bouteille poudreuse de vieux vin sur lequel le soleil posait des miroitements de rubis.

Je mangeai sommairement et je descendis après un bout de toilette.

Quel brave ami que ce Mosette et quelle bonne femme que la sienne ! Un peu provinciaux si vous voulez, pas bien distingués, mais si francs et si loyaux !

Quand je descendis je trouvai tout le monde affairé. On allait, on venait, et dans la cuisine, spacieuse comme mon salon de Paris, la broche tournait déjà devant la cheminée géante. La servante plumait une seconde volaille, Mme Mosette sortait de la vieille armoire de chêne le linge blanc parfumé de lavande, et Nielle, munie d'un linge fin, essuyait les verres de cristal qui tintaient joyeusement au moindre choc.

Comme je le disais le matin à son père, elle était réellement charmante, la petite Nielle, malgré sa taille d'enfant de quinze ans. Mignonne au possible, avec des cheveux châtons ombrés d'or, de jolis yeux bleus, le teint un peu hâlé, des lèvres fraîches, elle conservait encore cette candeur et cette sérénité du regard qui montre l'âme dans les prunelles.

Mais je fus surpris de la voir un peu rêveuse, presque triste ; moins surpris lorsque, le soir, Mosette me présenta le fiancé à qui je serrai la main, car, si le fils Grébin avait moralement subi l'influence du collège, s'il était instruit et correct, l'éducation n'avait malheureusement pu modifier les traits de son visage, et je le retrouvais tel que dans le temps avec sa tignasse rouge et son nez camard. Était-il possible que Danielle l'aimât ?

Au repas nous fûmes douze à table et tous les invités me produisirent l'effet de gens bien disposés au rire, même les dames, sauf l'une cependant qui fut un instant bien préoccupée : elle comptait les convives.

— J'ai été effrayé, dit-elle, j'ai cru que nous étions treize !

— Eh ! s'écria Mosette, près duquel elle était placée, je ne vous croyais point superstitieuse, mademoiselle Rosalie.

Mlle Rosalie, une grande fille sèche aux lèvres minces qui, malgré ses quarante-sept ou quarante-huit ans, affectait des mines enfantines, sourit en minaudant, mais ne répondit rien. (A suivre.)

**Réponses aux deux questions de samedi :** 1<sup>o</sup> Il reste 3 pigeons, les trois qui ont été atteints ; les autres se sont envolés. 2<sup>o</sup> Trois francs sept sous (Trois Français soûls). Trois personnes seulement ont donné exactement ces deux réponses ; mais comme elles ne sont pas abonnées, nous ne pouvons en tenir compte.

### Enigme.

Petite et sans prétention,  
La douce seule est ma devise ;  
Je décore François de Guise  
Ou bien simplement un maçon.  
J'ai pour ennemi le faucon.  
Au colimaçon je me lie,  
Et sans en paraître avilie,  
Au forçat je vais sans façon.  
Lecteur ne fais pas mon procès,  
Car au bain n'est pas ma place,  
Et si de ton cœur on me chasse  
J'ai les honneurs du nom français.  
Prime : Quelque chose d'utile.

**THÉÂTRE.** — Ce soir, la troupe de M. Scheler nous donnera **Athalie**, avec le concours de Mademoiselle Lerou, de la Comédie-Française, dont les Lausannois ont déjà apprécié et applaudi l'admirable talent. Demain, dimanche, soirée très alléchante. La troupe Achard nous donnera **Feu Toupinel**, l'amusante comédie de A. Bisson. Comme lever de rideau, **le Sanglier**, comédie en un acte du même auteur.

### Boutades.

— Voyons, mon petit Robert, s'écria maman, que de fois je t'ai déjà recommandé de ne pas te fourrer les doigts dans le nez.

— Alors pourquoi qu'il y a des trous

Au tribunal, on amène un affreux chenapan convaincu de nombreux vols

LE PRÉSIDENT. — Accusé, votre nom

L'ACCUSÉ. — Mon président, je demande à garder l'incognito.

L. MONNET.

### VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

### ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 30. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 40. — Canton de Genève 3 % à fr. 400,50 Principaux de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barletta à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,

4, rue Pépinet, LAUSANNE.

LAUSANNE — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.